

Copie de conservation et de diffusion, disponible en format électronique sur le serveur WEB du CDC :

URL = <http://www.cdc.qc.ca/prospectives/2/aylwin-2-6-1966.pdf>

Article revue *Prospectives*, Volume 2, Numéro 6.

*** SVP partager l'URL du document plutôt que de transmettre le PDF ***

Les enseignants et les structures de l'éducation dans le Québec contemporain

par Ulric AYLWIN *

LES PROBLÈMES modernes de l'enseignement sont inséparables de l'ambiance qui les entoure et de la complexité qui les définit. La nécessité d'être bref et clair, cependant, nous oblige à limiter à un prologue l'évocation de ces conditions qui, pourtant, restent sous-jacentes à l'étude de tout ce qui va suivre.

Prologue

Pour situer d'abord l'enseignement dans l'atmosphère du monde actuel, il faudrait que notre esprit devienne, en quelque sorte, le théâtre de la civilisation. Au lever du rideau apparaîtrait un fond de scène mobile et criard; le professeur, au milieu, surgirait d'un entassement de manuels, programmes, copies d'élèves et liasses d'*Hebdo-Éducation*; tout autour, enfin, nous verrions un défilé continu de panneaux-réclame, d'affiches de cinéma, de revues *Playboy* et *Planète*, de photos mêlant ouvriers et rolls-royces et confondant music-hall et Viet-Nam... C'est dans un tel décor que se joue le drame de l'éducation et c'est pour ce drame qu'il nous faudrait ici préciser le rôle de l'enseignant québécois; nous ne pourrions sans doute faire plus que prévoir les scènes principales et suggérer quelques répliques, sachant que le reste est de la *commedia del' arte*.

* L'auteur est professeur au Collège Ste-Croix, à Montréal; il était, l'an dernier, vice-président du Syndicat professionnel des enseignants (SPE).

Il est impossible également, si l'on doit tenir compte de la complexité du réel, de définir les problèmes de l'enseignement. La vie moderne, en effet, où l'action de l'un modifie l'agir de tous, cette vie, qui n'est qu'un système de systèmes emmêlés et qui ne se comprend que dans le structuralisme et la relativité, échappe à toute description linguistique. La crise moderne des arts du langage — roman, théâtre et poésie — le montre directement, comme le manifeste, indirectement, la faveur universelle des images et du cinéma. C'est que le langage, linéaire, distribue, à travers une suite de mots, les parties inséparables d'une réalité globale; il étire, sur le chevalet de la syntaxe, l'instant et le point d'une vie qui naît et meurt avec l'espace de cet instant.

Ainsi, comment proposer, pour les instituts, des structures définies, sans définir les formes d'une co-gestion des professeurs, laquelle dépend de la fortune du syndicalisme, qui découle de l'action des enseignants, sur lesquels s'exerce la pression des parents, dont l'inquiétude est causée par la civilisation même à laquelle tous participent? Qu'à chaque maillon de cette chaîne on ajoute maintenant tout un réseau de conditions déterminantes et qu'on imagine ensuite chaque partie modifiant tous les entrelacs des causes et conditions de la chaîne entière, alors apparaît mieux la complexité du sujet proposé. Nous n'allons donc voir ici que des situations choisies, au milieu desquelles l'enseignement — avec la civilisation, les personnes et l'argent — se transforme.

L'argent

L'argent est parfois le commencement de la sagesse. La pauvreté a réuni les professeurs en syndicats, l'aisance les regroupe dans une profession. Ce je-ne-sais-qui, qu'on oubliait hier dans sa médiocrité, est aujourd'hui l'objet des plus vigilantes exigences. Dans l'évolution de la vie scolaire, nous sommes à un stade de mutation.

IL A FALLU UN PEU D'ARGENT

Pauvres et mal protégés, les enseignants vécurent longtemps barricadés dans une tour d'ivoire. Le jour vint cependant où, "fatigués de porter leur misère hautaine¹, ils se laissèrent embarquer dans le syndicalisme. À côté de leurs préparations de cours, dès lors, ils se mirent à préparer des conventions collectives, qui non seulement modifièrent visiblement le niveau de vie des enseignants mais encore préparèrent, imperceptiblement, la plupart des changements de structure qui feront plus loin l'objet de notre étude. À ce titre les effets secondaires du syndicalisme s'imposaient d'abord à notre attention.

Premier bienfait, les assemblées syndicales favorisèrent la RÉUNION. On prit soudain conscience de n'être pas seul dans l'enseignement: les voisins agitaient les mêmes questions que soi, partageaient de semblables misères et grandeurs. Dans le corps professoral, une vie s'éveilla, des langues se délièrent et, enfin, le dialogue fut. La condition première pour que naquît la profession enseignante était réalisée.

Mais la vie syndicale fit plus que susciter l'éveil de la vie professionnelle: la première fournit à la seconde ses moyens de subsistance. L'opinion publique, trop souvent, n'a vu que le fait brut des traitements améliorés; il faut reconnaître, aujourd'hui, que l'existence même d'éducateurs PROFESSIONNELS dans notre province tient à ces nouvelles conditions de travail. L'enseignement, en effet, a longtemps recruté parmi les amateurs, les mal pris, les "poètes" et les "apôtres qui avaient la vocation". Beaucoup y venaient par obéissance ou "pour quelque temps", plusieurs y sévissaient "tout le temps". On vendait alors des broches et de l'assurance tout en "donnant" des cours; ou bien, pour élever le revenu, on se faisait commis-voyageur de "fournitures scolaires" pour quatre collèges à la fois. Aujourd'hui, le traitement du professeur lui permet de se consacrer exclusi-

vement à sa profession et même, parfois, de n'être au service que d'une institution. D'autres clauses: permanence d'emploi, prime à la compétence, réduction de la charge d'enseignement, continuent de s'ajouter, complétant peu à peu une première ébauche de la profession d'enseignant.

Concours de petites causes dont les effets ne cessent de grandir. Car il fallait cet humus de conditions matérielles favorables pour que germe dans nos écoles l'esprit de service et de progrès. La participation des professeurs aux recherches spécialisées, leur inscription aux sociétés savantes, leur présence au collège en dehors des heures de cours, la poursuite d'expériences pédagogiques et autres ne purent commencer, tant que les administrateurs refusèrent de fournir aux employés une chaise pour s'asseoir et deux heures pour penser. Mais alors qu'il manque encore, dans la province, beaucoup de bureaux et de périodes libres où pourrait s'asseoir la réflexion du professeur, le public demande déjà des comptes pour les sommes versées et s'effraie devant la possibilité de nouvelles taxes. C'est ici, par ricochet, que les avantages matériels acquis par le syndicalisme vont forcer les enseignants à bouleverser les structures de leur vie professionnelle.

TOUS LES BUDGETS SONT DÉFONCÉS . . .

Tel est le dilemme: il faudrait traiter encore mieux les professeurs, alors que l'argent se fait relativement de plus en plus rare. La solution résiderait peut-être dans la qualité, l'utilisation rationnelle et le rendement accru du corps professoral.

Quand l'industrie devint un jour incapable de trouver, ou de payer, les dix manœuvres qu'il lui fallait pour accomplir la tâche, elle renouvela ses méthodes de production, puis embaucha un ouvrier spécialisé, moins coûteux et plus efficace que les dix bons garçons de la tradition. — Former une élite de spécialistes de l'éducation constitue, actuellement, une PRIORITÉ ABSOLUE. Ces spécialistes, compétents, travailleraient en équipe, en rapport constant avec les maîtres chargés d'expérimenter les méthodes et instruments nouveaux. — Nous supposons que les autorités responsables du milieu où se tenteraient des essais seraient averties des exigences, pas nécessairement d'ordre pécuniaire, que posent ces expériences . . . Par rayonnement concentrique, cet enseignement de qualité s'élargirait graduellement pour résoudre, à la fin, les problèmes que la quantité ne peut régler. Cette formule offrirait l'avantage supplémen-

¹ José Maria DE HEREDIA. "Les Conquistadors".

taire de fournir à l'enseignement les ressources voulues pour que ne produisent plus, vis-à-vis de la civilisation, des retards analogues à ceux que nous signalerons plus loin. Dans l'immédiat, par ailleurs, certaines mesures correctrices pourraient déjà être adoptées.

Ainsi, nous sommes très loin, actuellement, d'exploiter au maximum les ressources de chaque professeur. Il nous faudrait, pour cela, un organisme d'évaluation scientifique des tâches professionnelles. Tel docteur ès lettres — douze mille dollars par année — balaie la poussière des copies d'élèves, pendant que son voisin — B.A. et six mille dollars — essaie de faire concurrence aux manuels bien faits. Le moment est venu d'utiliser mieux le salaire de l'un et les sueurs de l'autre. Cette évaluation des tâches, en plus d'assurer une meilleure utilisation des compétences dans nos institutions, constituerait déjà une première étape vers la formation des équipes de spécialistes dont nous parlions. En outre elle permettrait d'affronter plus facilement les nouvelles masses d'élèves qui envahissent nos écoles, aussi bien que les options multiples que la polyvalence va introduire dans nos programmes. En effet, avec la contribution des spécialistes dont nous disposons, un début d'automatisation de l'enseignement pourrait être réalisé.

Notre docteur ès lettres deviendrait alors l'auteur principal du nouveau cours de littérature, cours en partie microgradué, en partie pré-enregistré sur bande sonore ou donné par télévision en circuit fermé; ce cours pourrait également devenir plus actif et formateur grâce aux méthodes mises au point par un collègue du service de psycho-pédagogie.

Au terme de l'évolution, si nous conjugons les trois facteurs proposés, nous nous trouvons en présence de structures scolaires presque entièrement renouvelées. Sur la carte pédagogique, nous remarquons d'abord quelques centres effervescents qui rayonnent de tous côtés: c'est là que travaillent les équipes de chercheurs, c'est là que se préparent et s'expérimentent les cours, les méthodes et les instruments qui seront mis à la disposition des moniteurs de chaque institution. Car les professeurs, eux, apparaissent maintenant en classe plus rarement; à leur place des moniteurs spécialisés assurent la circulation parmi les élèves du matériel audio-visuel et microgradué dont ceux-ci ont besoin. Le rôle du professeur enfin, de tous le plus difficile et le plus important, consiste à aider les élèves à se former une synthèse harmonieuse et personnelle des notions étudiées. Les structures administratives, entre temps, se seraient sans doute modifiées . . .

La cogestion

Nous sommes ici au centre des préoccupations syndicales et patronales. La cogestion se situe en outre au milieu des changements pédagogiques déjà entrevus et de ceux que la troisième partie va proposer. Mais sur cette importante question les positions restent indécises ou cachées. C'est que les professeurs, les syndicats et les employeurs jouent tous là une partie de leur existence.

POUR LE PROFESSEUR : UNE MATURITÉ QUI S'AFFIRME

C'est au syndicalisme, encore une fois, que le professeur doit cette importante évolution. Par la considération publique obtenue avec un meilleur traitement et par la conscience qu'il a prise, dans les négociations, de sa force, de ses droits et de ses responsabilités, le professeur a graduellement vaincu son complexe d'infériorité, ses réflexes fatalistes et sa peur morbide des coups de férule administratifs. Le professeur trouve normal d'être consulté, désormais, sur tout ce qui touche à son activité professionnelle; il juge même inconcevable, maintenant, de n'être pas représenté démocratiquement dans tous les conseils de direction, dans une maison dont l'existence même repose presque entièrement sur ses services. Les professeurs, s'étant avisés que l'enseignement appartient d'abord aux enseignants, veulent tout simplement participer à la gestion de leurs propres affaires.

Par la cogestion, le professeur va ainsi accéder au niveau des valeurs et des responsabilités. S'il arrivait aux enseignants, naguère, d'exécuter mollement les directives et de suivre les programmes en maugréant, ils pouvaient toujours prétexter que tout cela leur avait été imposé contre leur gré ou sans leur assentiment; devenus co-responsables de tout, ils devront assumer maintenant les suites de leurs propres décisions, ne conservant plus que le droit à l'auto-critique. Le changement le plus profond, ici, réside sans doute dans le fait que les professeurs deviennent ainsi co-définisseurs de la politique éducative de la maison, définisseurs de la morale et de la philosophie du milieu, et non plus porteurs d'eau de la pensée. Dans ces nouveaux cadres, quelle place le syndicalisme peut-il encore occuper ?

Quand on revoit le cours de sa brève histoire, le syndicalisme des enseignants apparaît entraîné sur deux pentes excessives: la revendication pure et le corporatisme professionnel: il a fallu tantôt creuser la tranchée d'une grève pour appuyer une sortie des négociateurs et tantôt, pour pallier une carence de politique professionnelle, établir les fondements de la profession elle-même. Le juste milieu du syndicalisme n'est pas encore trouvé. La position des syndicats, certes, ne peut que rester confuse aussi longtemps que persisteront ces difficultés, mais comme la cogestion se discute déjà dans plusieurs milieux, il est urgent que le syndicalisme définisse les modalités de son action future.

Mais d'abord il faudrait tous convenir que le bien commun nous impose de chercher une formule de fonctionnement qui soit harmonieuse et qui fasse l'économie, si possible, des affrontements pénibles que nous avons connus. Or ceci nous conduit logiquement à poser la nécessité d'un syndicalisme de participation. Pour situer, maintenant, le point d'insertion de cette participation, on pourrait s'appuyer sur la distinction qui existe entre l'administration et les études. Établissant un rapport entre, d'un côté, l'allégeance syndicale et la fonction professionnelle des enseignants et, de l'autre, le conseil d'administration et le conseil des études, on pourrait en tirer une formule qui situe la participation syndicale sur le plan administratif et la cogestion professorale au niveau des études. Cette solution étant acceptée en principe, il resterait, et c'est le plus difficile, à en préciser les modalités concrètes d'application. Celles-ci, en pratique, ne pourront surgir que de la confrontation des principes avec les hommes et les conditions particulières de chaque milieu; mais on peut déjà indiquer quelques-uns des principes généraux qui devraient s'appliquer partout.

Dans le secteur pédagogique, la cogestion va d'abord entraîner la démocratisation des cadres, c'est-à-dire le choix des chefs de service ou de section par voie de consultation effective ou d'élection; les deux conditions à retenir ici seraient, d'un côté, la participation des professeurs aux nominations et promotions qui les concernent et, de l'autre, la possibilité d'offrir les postes à des candidats extérieurs au service ou à l'institution en cause; la cogestion, par ailleurs, devrait s'étendre à tous les niveaux et tous les domaines, de manière à permettre aux maîtres d'agir sur les méthodes, les programmes, les manuels et autres conditions de l'enseignement. Quant à l'action syndi-

cale, elle pourrait tendre à l'édification, de concert avec les administrateurs, d'une véritable coopérative de services (cette formule, qui supposerait une cogestion très poussée, est trop complexe pour qu'on essaie de la décrire ici); d'autres formules, exigeant une participation plus réduite à l'administration, pourraient aussi être envisagées. Il est certain, cependant, quelles que soient les modalités choisies, que les syndicats devraient préserver, vis-à-vis de l'employeur, une marge d'autonomie qui leur permette de défendre efficacement les intérêts de leurs membres.

Mais toutes ces formes de cogestion supposent une autre partie, dont nous n'avons pas encore analysé la situation.

POUR LES ADMINISTRATEURS : VATICAN II

Dans les écoles et institutions publiques, le partage des divers pouvoirs entre administrateurs et enseignants devrait s'effectuer sans trop de difficulté. Le ministère de l'Éducation, en effet, exige déjà la création d'ateliers pédagogiques pour les premiers niveaux d'enseignement et, dans la loi-cadre qu'il doit faire adopter bientôt pour les instituts, il prévoit une participation des professeurs aussi bien au conseil des études qu'au conseil d'administration. Le secteur privé s'inspirera-t-il de cette politique? Le ministère semble en douter, puisqu'il n'a pas cherché jusqu'ici à imposer, dans les ententes signées et dans les regroupements effectués par les institutions privées, les formules de cogestion qu'il préconise dans les lois signalées ci-dessus. Mais pourquoi le secteur privé s'opposerait-il à la cogestion?

Il faut partir ici du fait, expliqué par l'histoire, que tous les postes de direction, à peu près, sont occupés actuellement par des clercs ou des religieux. Cette situation a été dénoncée déjà par des voix autorisées, qui ont montré que cette présence de l'Église au monde actuel par des cadres juridiques et institutionnels n'est plus souhaitable, qu'elle risque même d'être préjudiciable aux valeurs dont religieux et clercs veulent témoigner. Il serait donc superflu, après les prises de position de Vatican II sur ce point et après l'étude approfondie du Père Angers sur les "Tâches de l'Église dans l'enseignement"², de rappeler à notre tour, les principes que violeraient ceux qui voudraient, dans nos collèges, se cramponner à leur fauteuil administratif. Nous croyons cependant qu'il convient d'ajouter quelques observations sur la situation présente.

² PROSPECTIVES. Septembre 1965.

Le professeur a connu et vit encore un peu partout l'expérience suivante: demander à des administrateurs de démocratiser les cadres de l'institution et d'intégrer les professeurs dans les divers conseils de direction; obtenir à cela une réponse négative et finalement, en guise de justification, se faire mettre sous les yeux des titres de propriété. Contre cette conception matérialiste de la propriété, il faut dire à haute voix que la maison où c'est l'argent qui décide, et non l'homme, est une maison inhumaine et injuste; il faut dénoncer les usuriers de l'esprit qui réalisent un *profit d'être* sur tout un corps professoral, en maintenant celui-ci dans la condition d'exécutant aveugle et muet. Ainsi, un peu de matière en banque vaudrait plus que les cinquante professeurs de l'institution? Un tel capitalisme n'a même pas l'excuse de copier les structures actuelles du monde des affaires: dans toutes les sociétés de services, en effet, (architectes, avocats, ingénieurs et autres) l'employé permanent devient vite associé aux décisions (sans parler des profits). Sans excuse du côté de l'Évangile, de la justice humaine et du sens des affaires, on avait peut-être l'alibi de l'inconscience: on ne l'aura plus³. Invité par les autorités civiles et religieuses en même temps que pressé par les élèves et les professeurs à mettre un terme à son monopole administratif, le recteur ou la directrice ne peut plus se récuser sans afficher de la mauvaise foi.

À ce point-ci, la cogestion a donc touché professeurs, syndicats et administrateurs; elle ajoute ainsi de nouvelles modifications, d'ordre structurel, aux changements pédagogiques déjà entrevus dans la première partie. Mais ce n'est pas assez de toutes ces révolutions à la fois; les effets de causes plus lointaines viennent de nous atteindre: la culture et la religion classiques sont aujourd'hui supplantées par les credos scientifiques et l'obsédante liturgie de la civilisation moderne. Entouré de cerveaux électroniques au cliquetis envahisseur, l'homme s'interroge maintenant sur le contenu spécifique de la pensée humaine...

La civilisation

Comme le cœur de l'homme nourrit la vie en s'ouvrant à la fois au sang et aux toxines dont celui-ci s'est chargé au cours d'une circulation à travers tout le système corporel, pour relancer ensuite dans les veines un sang purifié, ainsi l'école de l'homme ne servira l'humanité qu'en acceptant

³ Pour situer la cogestion dans le monde du travail en général, voir: Pierre VADEBONCEUR. *L'Autorité du Peuple*. Québec, Ed. de l'Arc, 1965.

qu'avec l'enfant pénètrent dans la classe les humeurs changeantes de la civilisation, pour retourner au monde une jeunesse éduquée. Ce vœu, que l'école devienne le centre où la jeunesse trouve un humanisme conforme à la civilisation contemporaine, rejoint une recommandation des auteurs du Rapport Parent qui, dans le tome 5, déclarent:

"Plus que tout autre, l'enseignant doit être lucide. Il doit se rendre compte que nous vivons dans un monde qui est différent de celui d'hier. Ce monde est devenu infiniment plus complexe, beaucoup plus mouvant: les problèmes socio-politiques ont pris une ampleur déconcertante. Le maître doit le savoir et considérer qu'il est l'un de ceux qui peuvent et doivent agir pour trouver des solutions à ces problèmes. Il ne s'agit pas de se laisser accaparer par ceux-ci au point de négliger sa tâche d'enseignement; il s'agit de voir que son enseignement doit être approprié aux conditions d'une société nouvelle et se prolonger dans l'action sociale"⁴.

De ce monde "infiniment plus complexe, beaucoup plus mouvant", nous ne pouvons signaler ici que les problèmes dont l'étude paraît plus urgente; les solutions, indiquées au passage, pourront ensuite faire l'objet d'une étude plus détaillée.

L'HOMME EN PÉRIL

Nous ne voyons pas les problèmes qui affectent notre vie dans ses menus changements quotidiens; ils se déposent dans l'esprit comme une invisible poussière. Nous nous expliquons ainsi que, dans la famille, le travail, les loisirs et l'existence individuelle en général, on ait laissé s'effriter des valeurs importantes.

On n'a pas vu, par exemple, que la famille démissionnait graduellement devant ses responsabilités d'éducatrice: aujourd'hui, le foyer dans lequel la jeunesse apprend la vie, l'amour et la mort, c'est la civilisation ambiante, ce lieu sans espace où, par l'image et le son, tout sans cesse envahit l'âme. Mais si les parents semblent maintenant acculés à la défaite, l'école, au contraire, pourrait relever le défi, en tirant de la civilisation même un humanisme enrichi; il lui faudrait, pour cela, modifier ses programmes et utiliser au profit des élèves les techniques

⁴ RAPPORT DE LA COMMISSION D'ENQUÊTE SUR L'ENSEIGNEMENT DANS LA PROVINCE DE QUÉBEC. T. 5, p. 199.

d'information et d'animation de groupe. Est-ce que l'école évincerait alors la famille dans la création des valeurs de pensée et de vie? La réponse à cette question, en réalité, ne devrait appartenir qu'à l'intéressé principal, l'élève; celui-ci, pour puiser dans sa famille aussi bien qu'ailleurs les éléments d'une sagesse personnelle, devrait trouver à l'école un enseignement moderne et une pédagogie de l'activité qui lui permettraient d'assimiler les aliments non préparés de la civilisation.

Au sortir de ses études, le jeune adulte affronte un problème encore plus ardu: le "travail en miettes", s'il est rivé à une chaîne de production ou cantonné dans un emploi routinier, la spécialisation desséchante, s'il accède à une profession libérale⁵. Ce problème, l'un des plus graves de notre société, appelle une double solution. Au niveau de l'université, d'une part, les études devraient comporter — dans certaines disciplines — des stages de formation sociale où l'étudiant éprouverait les effets de la routine et de la mécanisation des gestes; ce stagiaire, dans l'exercice ultérieur de sa profession, chercherait sans doute à favoriser des conditions de travail plus humaines⁶. Aux niveaux inférieurs, d'autre part, et ceci importe davantage, il faut que l'enseignement cesse au plus tôt de préparer des "têtes à quiz", pour s'intéresser principalement à la valeur d'humanisme particulière à chaque discipline; si, en outre, on accorde en même temps une importance accrue aux arts, cherchant encore par ceux-ci à enrichir le monde spirituel de l'élève, il est possible alors que ce dernier acquière assez de richesse intérieure pour ne pas se laisser déshumaniser lorsqu'il devra accomplir éventuellement des tâches abrutissantes.

Les loisirs, en effet, ne constituent pas une solution au problème du travail mécanisé. L'opposition établie généralement entre ces deux formes d'activité prouve seulement qu'on n'a pas compris que les loisirs peuvent appauvrir et que le travail doit épanouir. En réalité ce désir, si répandu, d'obtenir de plus fréquents et plus longs congés, est un symptôme et une menace: il montre qu'on ne trouve pas de satisfaction profonde dans l'accomplissement de sa tâche et il fait craindre que ces hommes, qui se sont montrés inaptes à convertir en aliment intérieur le travail de la semaine, ne puissent pas davantage trouver un

⁵ Voir à ce sujet: Georges FRIEDMAN. *Le Travail en miettes*. Paris, Gallimard, Coll. "Idées", 1964.

⁶ On trouve déjà une application de ce genre de réformes, en France, à l'école des Mines de Nancy. Voir: Bertrand SCHWARTZ, "Transformation de l'enseignement à l'école des Mines de Nancy", in *Cahiers pédagogiques*, no 60, avril 1966, pp. 8 à 23.

épanouissement humain dans les activités de fin de semaine. Ce qui nous conduit à réaffirmer l'urgence d'une conversion profonde de l'enseignement pour l'orienter vers la culture de l'esprit et l'édification d'une sagesse pratique. Cette orientation nouvelle de l'enseignement serait d'ailleurs immédiatement profitable aux maîtres eux-mêmes qui, clercs ou laïcs et du primaire à l'université, n'ont qu'une faible idée, en général, de l'utilité pratique de leur matière face, par exemple, à l'amour, à la religion et au bonheur.

Parmi les nombreuses complications que l'on pourrait encore ajouter aux problèmes évoqués ci-dessus nous ne retiendrons ici que l'effet dépersonnalisant des masses, celles-ci étouffant l'originalité et réduisant les possibilités d'action individuelle. La formation, dans tous les domaines, de groupes relativement larges est inévitable; mais une double réforme pédagogique permettrait d'amoindrir les inconvénients de cette réalité. D'abord, pour pallier le nivellement des personnalités, il faudrait que l'enseignement s'individualise de plus en plus; une telle pédagogie peut se généraliser facilement pour peu que l'on fournisse à l'élève des instruments d'apprentissage grâce auxquels il puisse étudier seul et progresser à son propre rythme. Par ailleurs, pour que la voix de l'individu ne soit pas noyée dans le murmure anonyme de la foule, les élèves devraient pouvoir travailler par groupes, au sein desquels chacun s'exprimerait et par lesquels il atteindrait finalement ses objectifs personnels. Tant que des changements de ce genre n'auront pas été effectués, nos élèves continueront à boudier une école qui maintient leur personnalité dans l'impuissance et l'anonymat, et nos finissants continueront d'aller grossir la masse des citoyens indifférents à la chose publique.

Nous voici donc en présence de quelques problèmes et solutions, qui sollicitent notre étude et notre action dans la mesure où nous jugeons que, en s'écartant l'une de l'autre, la civilisation et l'éducation sont en train d'écarteler la jeunesse sur laquelle toutes deux ont une emprise. Allant plus loin, si nous voulons même que la vie moderne revivifie l'enseignement et que celui-ci serve à humaniser la civilisation montante, nous voudrions sans doute, à tous les changements suggérés depuis le début de cette étude-ci, ajouter encore quelques propositions.

LE RESPECT DE LA VIE

Il est impossible de dénoncer ici toutes les fausses représentations que l'on trouve dans ce qui est présenté

comme la tradition scolaire. De l'histoire de la pédagogie ressortent, en effet, des éléments constants que l'on a constamment négligés depuis quelques siècles. Ne signalons, à titre d'exemple, que l'absence dans nos écoles d'une pratique sérieuse et prolongée des arts rythmiques; les accidents de la circulation aussi bien que les incohérences syntaxiques de notre langage, et tout ce que notre vie quotidienne a de chaotique et de syncopé ne constituent que les effets les plus visibles de cette lacune de notre enseignement.

Nous nous arrêterons plutôt à quelques éléments de pédagogie plus étroitement reliés à l'époque moderne.

Ce qui étonne d'abord c'est ce refus tenace de faire au cinéma une place convenable dans nos programmes et nos méthodes d'enseignement. On a beaucoup parlé des dangers de l'image, de la passivité que celle-ci pouvait engendrer chez le spectateur soumis et fasciné. Tout le monde, tous les jours, subit les séductions de l'image et succombe. Mais les diverses autorités scolaires, croyant pouvoir censurer le film de la réalité, persistent dans la réimpression annuelle du cliché jauni des programmes classiques. Nos discours sur le manque de motivation des élèves, de même, pèchent un peu par idéalisme, quand nous construisons une digue de manuels autour de jeunes esprits livrés au déferlement des images. Il faut au contraire harnacher au plus vite ce flot d'images pour en tirer de nouveaux pouvoirs formateurs capables d'alimenter nos écoles. On le devine, ce n'est pas le programme seulement qu'il faudrait modifier, ce ne sont pas les techniques seules qu'il conviendrait d'utiliser, ce sont nos méthodes même d'analyse et d'exposition qui devraient s'inspirer du "travelling" et du "fondu enchaîné" pour s'ouvrir à une vision renouvelée du monde.

Cette dernière expression, par ailleurs, nous ramène à un problème déjà signalé plusieurs fois: l'absence, dans notre enseignement, d'un humanisme adapté au monde contemporain. Naturellement, avant de considérer cette question, il faudrait que tous conviennent du principe que l'école est d'abord responsable de l'ÉDUCATION des hommes; cet accord obtenu, il nous resterait à dégager la vision particulière du monde et de l'homme que chaque discipline artistique et scientifique contient implicitement. Cette primauté accordée à l'éducation, précisons-le, ne

devrait pas nous empêcher d'instruire nos élèves en fonction de la société d'aujourd'hui qui exige des connaissances techniques toujours plus nombreuses. Mais pour satisfaire à ce dernier besoin il faut envisager des changements d'une autre nature, et qui vont exiger une dose particulière d'imagination chez les auteurs de programmes et chez les enseignants.

À mesure que les sciences explorent leurs domaines respectifs, elles se trouvent des affinités de plus en plus nombreuses; la psychologie expérimentale, en même temps, a découvert quelques-uns des schèmes fondamentaux et universels du fonctionnement cérébral; tout ceci nous permet aujourd'hui de constater que les mêmes *habitus* intellectuels s'exercent dans l'apprentissage des arts et des sciences et que tous les édifices du savoir communiquent entre eux par quelques galeries souterraines communes: *gestaltisme*, *structuralisme*, etc. Nous perdons actuellement des années nombreuses à récupérer dans l'émiettement des analyses ce qu'une synthèse initiale aurait pu donner. (Nous venons de voir des enfants maîtriser parfaitement, en première année, des notions dont la connaissance n'est généralement pas acquise chez les élèves de nos douzièmes années traditionnelles.) Ajoutons à cela un enseignement complètement axé sur l'activité de l'élève, et nous pouvons entrevoir un monde scolaire où la recherche d'un humanisme sera la première préoccupation de tous et où, pourtant, des notions encore plus nombreuses pourront trouver place dans les programmes. Finalement, actif et fondé sur quelques principes d'application universelle, l'enseignement formera des esprits capables, en outre, de renouveler constamment leur bagage de notions, capacité absolument requise pour survivre dans un monde changeant où l'instruction permanente devient obligatoire.

Dernier prologue . . .

Si tout ce qui précède a quelques sens, cette étude-ci ne peut avoir de conclusion. Si nous pouvions proposer encore une chose, ce serait une attitude de confiance à la vie. Attitude ouverte, aussi, aux risques du changement car, dans le Québec d'aujourd'hui, la chanson de G. Vigneault est dépassée: mon pays, ce n'est plus l'hiver; c'est la glace rompue et le culbutis des billes dans lequel un "Parent, Maître-Draveur" entraîne ses Alexis diplômés . . . et parfois perd quelque Joson! •